

LA REVUE DU 14 JUILLET...

Nom d'une pipe, si au 14 juillet 1789, les gas d'attaque qui montaient à l'assaut de la Bastille, eussent pû reluquer dans les fumées de la bataille le tableau de la Société - un siècle après, - probable qu'ils auraient posé leurs armes et seraient allés se foutre au plumard.

C'est, qu'en effet, la déception leur eût paru faramineuse, - elle l'est réellement, mille bombes!

Eux qui marchaient pour la conquête de la liberté et du bien-être - qu'ils rêvaient d'une façon nébuleuse et sentimentale, mais quèque ça fout! - n'auraient pas accepté de se faire casser la margoulette pour un simple rechrépiage de la façade sociale et pour des changements d'étiquettes.

Car, y a pas à tortiller, la faillite révolutionnaire est un rude fiasco.

En fait de transformations, celles qu'il y a eu n'ont profité qu'aux bourgeois: les aristos ont été fichus au rancard et toute la racaille des parvenus s'est nippée de leurs frusques.

Et encore faut pas trop crier à la disparition des aristos d'ancienne souche; en reluquant de près on en dénêche dans tous les coins: dans l'armée et la marine, tous les grades supérieurs sont dans leurs pattes; dans les administrations, y en a tant et plus! Outre ça, dans les villages, ils ont rattrapé leurs domaines et (peu ou prouh), ils sont toujours les seigneurs.

On a coupé le sifflet à Louis XVI, - ça n'a profité qu'à Félisque, le tanneur à la manque, qui est devenu son successeur à: il donne des fêtes qui feraient crever l'Autrichienne de dépit et reçoit dans sa turne tous les aristos du royaume, - baptisé républicain.

On a foutu la dîme au rancard, seulement on distribue aux ratichons un budget des cultes qui est le double de ce qu'ils palpaient, avant la Révolution.

On a bazardé les bien du clergé, et aujourd'hui, les couvents ont à nouveau accaparé les terres à perte de vue, - un tiers de la France est dans leurs griffes.

On a donné la terre aux paysans - quelle bourde! - y a maintenant moins de petits propriétaires que sous Louis XVI; et, qui plus est, ceux qui résistent encore, sont criblés de dettes et d'hypothèques - ne sont proprios que de nom.

Le droit de cuissage est tenu pour une abomination, - quoique ça, on le pratique en grande largeur: les bourgeois se paient leurs servantes; les patrons et les contrecoups, leurs ouvrières; les influents, les femmes qui viennent les supplier.

Autrefois, on était «*taillables et corvéables à merci*». Aujourd'hui on nous fout des impôts à tire-lari-got. La taille personnelle était dûre à payer - maintenant on a changé ça: grâce aux impôts indirects on nous saigne à blanc, - nous payons plus et nous nous en apercevons moins!

On a supprimé le *pacte de famine*, et plus que jamais les accapareurs nous tiennent sous leur coupe: y a pas que le pain sur lequel ils spéculent, tout leur est bon! Le cuivre, le nickel, le pétrole, le sucre, le cuir... sur tout ils rafflent des millions.

Avant 89, quand le populo se rebiffait, les fusils à pierre faisaient merveille, - aujourd'hui c'est les

Lebel, - nous n'avons foutre pas à nous féliciter du progrès!... En avril 1789, au faubourg Antoine, les prolos de chez Révillon furent massacrés aussi carrément qu'à Fourmies, - pas plus qu'à Fourmies, les enfants et les femmes, - les Maria Blondeau - ne furent épargnées!

Y a foutre pas d'erreur, on peut tout passer en revue, du haut en bas de l'échelle sociale - depuis un siècle y a rien de changé que les mots: l'exploitation et l'oppression sont kif-kif!

Est-ce à dire que tout est vanité, qu'il faille se rouler les pouces et battre sa flemme? Mille dieux, non! Faut simplement conclure qu'il y a eu maldonne et que tout est à refaire.

Et ça, parce que le populo n a pas eu assez de jugeotte pour empêcher les vieilles horreurs de resusciter sous des noms nouveaux: une fois victorieux, il a cru qu'il n'y avait plus rien à fiche qu'à laisser couler les événements.

Ça a été son tort: il eût dû veiller au grain et arracher toutes les mauvaises herbes autoritaires, au fur et à mesure qu'elles sortaient leur crête.. Hélas, il ne savait pas! Et nous en subissons les conséquences...

Si seulement ça pouvait nous servir de leçon!

Émile POUGET.
